» Fort de son ascendant sur l'esprit de ces populations, fier du grand nombre de combattans qu'il pouvait mettre sur pied, et surtout confiant dans les grandes difficultés que présentait la nature du pays aussi montagneux à l'occupation de une armée, régulière et, par conséquent, de l'artillerie, Bedhéran bey osa ouvertement désobéir aux ordres réitérés de son souverain, et en dernier lieu surtout, en se portant à plusieurs reprises à des attaques injustes sur des populations sujettes et qui habitent près des frontières du Kurdistan.

» Vivement pressé à ce sujet par le S. Porte qui se vit obligé d'envoyer contre lui un corps d'armée, il osa enfin lever l'étendard de la révolte et appeler aux armes toutes les autres nombreuses populations de ces contrées.

» Le brave corps d'armée envoyé contre lui, après des prodiges de vaillance et de valeur, après avoir surmonté les incroyables difficultés présentées par la nature même de ces montagnes presqu'inaccessibles, après avoir, à diverses reprises, défait et dispersé plusieurs bataillons d'armée nombreuse des insurgés, après s'être emparé de vive force de toutes les principales forteresses du chef rebelle, parvint enfin à le contraindre à se laisser lui-même prisonnier avec tous ses principaux adhérents, et mit fin au peu de mois à une campagne mémorable, que tous les juges compétents avaient déclaré devoir durer plusieurs années.

» S. Exc. Omer pacha, actuellement commandant en chef de l'armée Impériale en Valachie, est le plus un des généraux qui commandait cette glorieuse expédition dans laquelle il ne cessa de donner de nombreuses preuves de talent d'un ordre supérieur et d'un brillant courage.

» Un des faits d'armes les plus importants de cette campagne fut la prise de la forteresse d'Evrak située près des frontières des montagnes de Talari et d'Akiari. — Cette forteresse, une des plus les plus fortes qui soit comme soit par sa position presque impenetrable, soit par ses travaux importants de défense, fut, malgré une résistance désespérée, emportée d'assaut en vingt-quatre heures par S. Exc. Omer pacha.

» S. M. Impériale voulant récompenser le zèle de ses braves troupes, ordonna qu'une médaille commémorative de leur gloire fut frappée et qu'une décoration spéciale en fut en honneur fut accordée aux généraux, officiers et soldats qui s'étaient distingués dans cette campagne.

» Cette destinée à S. Exc. Omer Pacha et qui est de premier ordre est entourée de brillants et artistes et dimanche dernier, S. Exc. Rauf effendi s'empressait de remettre chez lui toutes les officiers supérieurs de l'armée Impériale, et après une allocution, il attacha à la poitrine du brave général l'insigne honorable qu'en récompense de ses services et de sa valeur S. M. Impériale vient de lui accorder.

---

Bucharest, *ce décembre.* — » D'après les renseignements qui nous parviennent de la part de nos abonnés de toutes les districts, la nouvelle insurrection d'annoncer que depuis l'installation du gouvernement actuel, la confiance commence à renaître, les opérations commerciales ont repris un cours assez avantageux, et la plus grande abondance régne partout, malgré la pénurie de deux années Pendant les dernières la saison déjà assez avancée. Des réductions importantes ont été faites aux prix des objets de première nécessité, et sans citer d'autres exemples, on se bornera à signaler à l'attention du public que, dans la capitale, le prix des chandelles a été diminué de 3 paras l'oque, et le prix du pain n'a pas été moins baissé, en même temps que sa qualité est meilleure et que l'on en trouve en abondance à toute heure, tandis qu'autrefois on éprouvait mille difficultés à s'en procurer, et il y avait des jours où l'on en manquait même. S. Exc. le Caimacam et MM. les ministres viennent sans relâche à ce que chaque fonctionnaire, tant de la branche administrative que judiciaire, s'acquitte de ses devoirs avec zèle, et le prévaricateur, aussitôt découvert, est renvoyé du service et punis. La tranquillité publique ne laisse rien à désirer, ainsi que la sûreté des villes, des villages et des routes contre toute attentate de la part des malfaiteurs. »

---

Le collégearménien de M. Samuel Moorat, fondé à Padoue le 18 juillet 1833, et transféré à Paris le 11 juin 1846, n'avait pu encore procéder à la fête de son inauguration, occupé sans relâche, des nombreux détails de son installation à Paris.

Le jour de la distribution des prix fut choisi pour cette simple et touchante solennité. En conséquence, le 25 septembre dernier, en présence des professeurs et des élèves du collége réunis, en présence d'une assemblée nombreuse et choisie, au sein de laquelle on voyait le chargé d'affaires de la S. P. Halimi éfendi, et M. de Lamartine, alors ministre des affaires étrangères, qui, malgré les nombreuses occupations de la politique, avait bien voulu témoigner, par sa présence, l'intérêt protecteur que lui inspirait une fondation pieuse et civilisatrice, les discours suivans, qui résument les sentimens de l'Assemblée dans cette journée, furent prononcés. M. le préfet des études du collége exposa d'abord, dans un résumé clair et attachant, le but et les conditions de l'établissement. M. de Lamartine, élevant la question à la hauteur de son génie et de son éloquence, improvisa une admirable réponse que nous donnons tout entière, ainsi que le discours du préfet des études, réponse qui restera dans les souvenirs du collége arménien comme le gage précieux d'un avenir de prospérité, et comme une véritable considération donnée par la plus haute intelligence du siècle.

Nous empruntons ces détails à une petite brochure qui contient les deux discours dont nous venons de parler. Nous regrettons de ne les avoir pas connus plus tôt; nous nous serions empressés de les publier, puisqu'il s'agit d'un établissement qui appartient à l'une des plus intéressantes nations de l'empire ottoman.

*Discours prononcé par le préfet des études.*

» Messieurs,

» A la fin du quatorzième siècle, à une époque de guerre et d'oppression, cette terre de France, toujours si noblement hospitalière, offrit une première fois à notre patrie un asile et un tombeau au dernier de nos rois.

» Pour nous, plus heureux que nos ancêtres, il nous est donné de venir aujourd'hui librement, au sein de la civilisation et des lumières, demander à la reine des cités quelques-unes de ces vives étincelles destinées à éclairer et à regénérer nos contrées.

» Reconnaissons, messieurs, dans la différence des deux situations que nous venons de rapprocher, le mérite de Dieu, et bénissons cette main qui nous a soutenus au milieu de si longues et de si pénibles épreuves.

» Nos mérites, et nos humiliations, nos pères les ont supportés avec courage; partout et en toutes circonstances, ils se sont montrés inébranlables dans leur foi, dans leur nationalité, et ont toujours accomplis leurs devoirs de bons citoyens.

» Étrangers à tout esprit de révolte, repoussant tout état de servitude, c'est ces persévérant dans une voie sage que les Arméniens ont voulu mériter et obtenir paisible nom, légitimement, légalement des conditions meilleures.

» Le résultat de cette conduite prudente et sérieuse ne pouvait être douteux. Les Sublimes Sultans, jaloux de maintenir la sécularité de notre fidélité et de notre dévouement, nous ont jugés dignes de leur confiance et de nos libertés récentes.

» Dans les autres états où nous nous trouvons, nous recevons, de la part des souverains et des autorités, des témoignages d'une bienveillance précieuse.

» Cont nuons donc à suivre la voie modeste, mais sûre, que nos ancêtres, dans leur loyauté antique, nous ont tracée, tout en travaillant à nous mettre, par une instruction solide, à la hauteur des temps dans lesquels nous sommes appelés à vivre.

» Les moyens d'acquérir cette instruction, source de tout progrès, de toute civilisation, la providence les a placés sous nos pas, et nous faisons par un concours de circonstances qui tiennent vraiment du prodige.

» Après le partage de l'Arménie, et lorsque sa nationalité était frappée au cœur, il ne se trouvait plus de centre où les traditions pussent être recueillies, et d'où elles pussent rejaillir préserver la nation.

» Pendant deux siècles et demi, nos pères ont subi les conséquences fâcheuses de cet état de choses. Notre langue, notre histoire, tout paraissait devoir périr dans un oubli éternel.

» Mais Dieu veillait sur nous.

» Du fond de l'Asie, un jeune homme, plutôt inspiré du ciel que dirigé par la science des hommes, brûlant, très au plus tendre enfance, du plus ardent amour pour son Dieu et pour sa patrie malheureuse, comprend que celles-ci ne reparaîtront jamais son ancien éclat tant qu'elle resterait confondue dans les ténèbres de l'ignorance. Il entreprend l'héroïque mission de l'en tirer; avec des efforts inouïs, à travers des obstacles qui auraient paru insurmontables à tout autre, il réussit, en 1717, à fonder dans l'île de Saint-Lazare, à Venise, l'institution des Mékitaristes, d'où en leur nom qui, pendant l'obscurcissement de la nuit devait vous, Messieurs, dans ce jour solennel.

» Vous êtes nées, peut-être, que je vous dise jusqu'à quel point ce jeune héros, partant du fond de l'Asie pour travailler à la renaissance de sa nation, fit tout attention son but; mon cœur m'engageait, sans doute, à vous le dire, si je ne craignais de manquer à la modestie qui aimait et qu'il recommandait tant.

» Qu'il nous suffise d'exprimer la conviction où nous sommes que c'est à lui et à ses premiers disciples, qui ont si bien su comprendre et développer ses intentions, que nous devons les éléments de notre grande nation conque et réalisée par M. Samuel M. Moorat, pensée dont le résultat fut de nous favoriser d'un lieu considérable, à l'aide duquel nous avons pu, dans cette capitale, centre de la civilisation européenne, fonder ce collége, qui, nous l'espérons, pour les générations, nous sera vous lieu de prospérité et de régénération.

» Rendons hommage à la mémoire de notre bienfaiteur, et bénissons tous les jours M. Samuel Moorat, qui a fait un si noble usage d'une partie de la grande fortune que ses talents et son industrie lui avaient procurée dans les Indes.

» Nous éprouvons encore le besoin de proclamer hautement et publiquement notre reconnaissance pour Sa Hautesse le Sultan Abdul-Médjid, dont le nom est devenu, en Orient comme en Occident, le symbole du progrès et de la régénération de ses peuples.

» Le Bedhoun également justice à la faveur précieuse dont nous avons été l'objet en France, pour l'accomplissement de notre grande œuvre, et jouissons de ce bienfait sans jamais nous dégager de la reconnaissance qu'il nous impose.

» Chers élèves, la France est un pays essentiellement catholique et, dans les premiers siècles du christianisme, l'honneur de l'Eglise; elle est encore aujourd'hui, surtout dans nos contrées, la protectrice éclairée et vigilante de notre sainte religion. Nous avons pensé que, dans un tel pays, la pureté de votre foi serait à l'abri de toute atteinte, aussi bien que vos convictions mêmes et que nous pouvions trouver dans le passé et le présent de la France une infinité de grands exemples à suivre et de beaux modèles à imiter.

» Votre directeur, vos professeurs français et arméniens veilleront sur vous avec un soin égal.

» La direction et l'administration de cet établissement nous sont exclusivement réservées, d'après la volonté de l'auteur même de cette institution, de M. Samuel M. Moorat. Mais nos portes sont ouvertes à tout le monde. On peut voir comment vous êtes élevés et comment nous vous conduisons. Aucune de vous, nous en sommes certains, ne pourra regretter une institution à laquelle de hautes destinées sont réservées, attirer sur elle l'approbation publique, en s'écartant de la ligne de conduite que vous indique la sollicitude de vos supérieurs.

» Vous vous convaincrez facilement que ce qu'on attend de vous est bien simple et n'exige aucun sacrifice qui surpasse vos jeunes forces.

» Dès le sein de vos mères, vous avez appris à aimer le Dieu et le culte de vos ancêtres; continuez à les aimer, à les chérir.

» Après Dieu, après vous devez aimer le plus, ce sont vos familles, c'est votre patrie. Et vous ne manquerez pas non plus à ce devoir, si vous ne perdez jamais de vue l'objet pour lequel vos parents ont accepté la douleur de se séparer de vous; et nous, vos bienfaiteurs, le sacrifice de nos biens et de notre repos. Vous le bénirez comme, en retenant pas compte de ces sacrifices, vous vous efforcerez de vous conduire de manière à nous prouver que vous comprenez notre dévouement et que vous voulez nous en récompenser.

» Nous voulons que vous aimiez et que vous admiriez les Français, comme nous les aimons et les admirons nous-mêmes; non de plus juste, de plus raisonnable. Mais, à votre tour, si vous voulez que les Français et les autres peuples civilisés vous aiment et vous estiment, conservez votre nationalité, votre Arménien.

» Soyons Français par notre patrie, Arméniens, et sensible à l'honneur qu'on bien voulu nous faire nos illustres protecteurs, en venant s'associer à nos joies naissantes, il est naturel que je me laisse entraîner vers un avenir de bonheur, dont ce jour paraît devoir être le présage certain. Et, si je m'abuse pas un plus libre cours à mes sentiments, c'est que nous ne devons jamais trop présumer de ce que nous faisons humainement. Confions nos œuvres et notre sort à la providence divine; si nous sommes fidèles, laborieux et persévérants, nous pouvons espérer que Dieu, dans sa bonté infinie, bénira nos efforts.

» Chers élèves, votre travail, pour acquérir des connaissances, va être récompensé par vos supérieurs. La distribution des prix doit être un grand jour pour vous, car elle vous enseigne que dans le sein de cet établissement déjà, comme vous tard, d'autres enfants, vos frères, se sont de vous, ont pris ment social et des vertus chrétiennes, et enfin à toutes les personnes éminentes dont la présence honore cette fête de famille.

» Il nous reste aussi à adresser le témoignage de notre vive gratitude à l'homme illustre, au voyageur célèbre, au poète inspiré, à l'orateur, à l'écrivain populaire qui a bien voulu dérober à la politique de son pays, dont il est la plus éclatante lumière, quelques minutes pour nous les consacrer. M. de Lamartine, sympathique à toutes les nobles pensées, a compris avec un grand cœur le but civilisateur de notre institution; il a voulu donner à cette solennité touchante la consécration de sa présence précieuse. Que son nom, répété se souvent à nos oreilles par la gloire, reste gravé dans nos cœurs par la reconnaissance.

» Nous sommes venus chercher en France la civilisation, la lumière, la régénération intellectuelle. Soyons fiers de voir au milieu de nous l'homme que l'Europe s'accorde à regarder comme le représentant naturel de tous les travaux, et comme la vivante incarnation de toutes les grandeurs de l'Occident. »

---

*Discours improvisé par M. de Lamartine en réponse au discours précédent.*

» Vénérables professeurs! Jeunes élèves!

» Je n'ai point d'autre titre à ce que mon nom soit prononcé dans cette enceinte et à l'honneur auquel vous avez bien voulu m'appeler, que la quelque que reconnaissance pour l'honneur de voyager en Orient et de voyager qui en est revenu pénétré, non-seulement de la magnificence de vos contrées et de votre histoire, mais aussi des marques de bonté et de sympathie dont il n'a cesse d'être comblé par vos frères de l'autre côté de la Méditerranée. Car il est de son intérêt, il est fondement de m'avoir forcé, comme vous le disiez tout à l'heure, à quitter les soucis graves de la politique dans lesquels la France est en ce moment plongée, non par un étroit et vile égoïsme, mais par la pensée de creuser plus profondément le sillon des autres nations et de tout le genre humain, si Dieu lui a réservé cet honneur!

» C'est en effet le plus doux repos, le plus grand rafraîchissement de la pensée d'un homme politique, si vous me permettez cette expression, que de retrouver au milieu de Paris, que quinze jours d'abréviation, en étoile de ces Orients, dans cet mon imagination et mon cœur sont restés si profondément attachés. Je vous renouvelle mes remerciements pour m'avoir présenté cette date au milieu de mes occupations publiques à la vielle mes assistons de nouvelles.

» J'ai déjà eu le bonheur une fois, dans une autre contrée, de visiter avec le même intérêt, avec le même accueil et la même espérance, une colonie d'Arméniens, dans cette île de Saint-Lazare, près de Venise, dont lord Byron, le grand poète anglais, m'avait pour ainsi dire montré le chemin, et où il s'est souvent lui-même recueilli et cédé à sa belle imagination, aux lumières de votre littérature. Cette île, aujourd'hui, existe comme nous à une régénération politique, à la régénération de cette nationalité vénérable au moment, trop peu de temps, trop peu de temps et nouvelle, mais dont les palpitations commencent assez qu'elle veut et qu'elle veut une reprendre sa place sur la terre des nations vivantes. La République française ne sera pas moins hospitalière que ne l'a été Venise pour cette colonie arménienne. Le gouvernement français a conservé à votre égard les sympathies de cette Ex-Sublime-Porte ottomane dont vous parlez tout à l'heure, de cette France qui a offert une honorable hospitalité et même la sépulture au dernier descendant de vos rois.

» La République a changé la devise de la France, elle n'en a pas altéré le cœur; elle n'en changera jamais les sentiments à l'égard de ces nations orientales vers lesquelles, dès les premiers jours de sa naissance, dans les journées de février, elle a, à l'instant même, dirigé ses yeux. Je vous disais tout-à-l'heure, de diriger les destinées sur mes rêves de mon pays, et de ne pas supposer qu'au milieu même de la confusion de certaines opinions que, j'ai tourné les regards du gouvernement et du peuple français vers cet Orient de qui ainsi sommes fiers et heureux de descendre, et auquel nous serons toujours heureux et fiers de rendre hospitalité. Nous avons vu, dans les jours de février, renoyant quelques reflets de cette couronne dont il a fait briller les premiers rayons sur le monde occidental.

» Vous faisiez tout à l'heure allusion au gouvernement de votre jeune souverain. J'aime à honorer d'avance le prince qui, par ses institutions que la République française donnait à son égard près de la Porte Ottomane. Ces institutions, plaines de ce respect mutuel que les grandes nations se doivent, pleines aussi de cette bienveillance et de cette sollicitude permanente que les peuples qui ont de la force et de la civilisation, doivent, le bienfait, leur droit d'exister et de briller dans le monde doivent aux germes naissants d'autres nationalités, ces instructions parlaient de l'Arménie! Elles recommandaient, bien inutilement, je le sais car je connais le cœur du Sultan Abdul-Médjid, et le cœur de son gouvernement, mais enfin elles recommandaient à la bienveillance des nations plus riches, dispersées sur toute la surface de son vaste empire, ne lui demandant d'autre indépendance que l'indépendance intellectuelle, qui se développement complet auquel sont les enfants de la terre soit un droit, sous la sauvegarde des puissances, différentes, dans les certitudes, et jusqu'à ce que vous l'avez comme moi, que, la nationalité avait d'avance existé et vous de nos rêves. L'âge d'Abdul-Médjid est l'âge de la générosité et de l'équitance; il a montré déjà, et, je n'en doute pas, il montrera chaque jour davantage, des sentiments conformes à la haute mission, à la situation culminante que la Providence lui a donnée, et qui peut être si utile à ces nombreux germes de population qui ne demandent qu'à grandir, à prospérer, à s'éclairer sous ses sages lois.

» Telle est, Messieurs, la situation que la République française a voulu prendre vis-à-vis des nations orientales. Car il est de son intérêt, il est de l'intérêt de l'humanité entière, il est de l'intérêt divin, puisque la grandeur de l'homme est une des missions de sa nature, il est, dis-je, de l'intérêt humain, et de l'intérêt divin que tous ces germes de nationalité orientale dont vous êtes d'un des vivans rameaux se développent de plus sommes peu prusée de savoir ils les ont pris : il fait est que ce n'est pas à Séville. Quelle est cette cohorte étrangère qui se prépare à faire, au premier acte en habit rouge anglais, en béret bernais, en bufleteries françaises, bref costumée comme jamais soldat ne voudrait l'être, dût-il avoir pour commandant un officier pâtrouil, comme dans le *Barbier*, d'un splendide pantalon rouge cerise, un gilet vert pomme et bleu ciel?

Nous devons aussi avouer que M. Merlo a partagé entièrement l'avis de l'administration et n'a pas cru devoir se mettre beaucoup en frais d'imagination et de couleurs; il ne nous a donné qu'une toile assez ordinaire et sé valant pas, à beaucoup près, l'effet de neige du *Barbier*. Il nous représente un lever d'aurore dans les rues de Séville, et ce n'est pas, nous le pensons, au moyen d'un gros nuage gris sur un ciel bleu d'où ne s'élève aucune pâle pâlissante que M. Merlo a eu l'intention de peindre *la déesse aux doigts de rose*; ce n'est pas même le seul soleil nouvel une teinte vertâtre sur les maisons, qu'il a voulu indiquer cette lumière incertaine qui descend lentement sur la terre, lorsque l'aube commence à poindre. Quant à la place de Séville, M. Merlo aurait pu choisir quelque chose de moins commun que des maisons ordinaires et qu'un des deux moulins manqués, lorsque cette belle place de la Andalousie offre à la fantaisie du peintre tant d'édifices connus par leur richesse et leur grandeur, et ce n'est pas en contemplant la toile de M. Merlo que nous pourrons dire avec les Espagnols : qui n'a vu Séville, n'a vu merveille. Nous nous sommes, du reste, rapprochés de l'opinion de M. Merlo à fini par se convaincre de la justesse de notre opinion au sujet du salon de la *Linda* auquel nous reprochions d'être de toutes les époques; puisqu'après en avoir fait le boudoir de l'élégant hôtel Sérval, il n'a pas craint de le convertir en une chambre bien simple et bien sombre dans la maison du ladre et jaloux Bartolo.

A la seconde représentation du *Barbier de Séville*, les acteurs ont eu le bon esprit de laisser de côté toutes ces bouffonneries exagérées qui dénaturaient le libretto, et surtout les représentations beaucoup trop exagérées du rôle du comte Almaviva; ce qui, rendant leur jeu plus naturel, leur a valu de la part du public quelques applaudissements de plus qu'à la première représentation, et auxquels cependant se sont mêlées des voix qui ont demandé la suppression du *Barbier de Séville*.

G. Kiriakos fils.

---

médiocrité d'exécution; la bien rendre, n'est pas encore assez, et nous l'avons, notre tâche nous paraît aujourd'hui bien lourde et bien pénible, non pas que nous n'ayons que de la critique à faire, non, Dieu merci, l'éloge viendra plus d'une fois se placer sous notre plume, mais moins souvent que nous l'aurions désiré. D'ailleurs, pourquoi prendrions-nous la représentation du *Barbier de Séville* plus au sérieux que ne l'ont fait, mercredi dernier, MM. les artistes qui ont eu le bon plus ou moins heureux de remplacer par une kyrielle de *changes* et de bouffonneries ce que leur chant pouvait présenter de défectueux?

Nous sommes heureux d'avoir à revenir sur l'opinion un peu sévère mais juste que nous avons formulée sur le compte de Mlle Calvi dans le dernier rôle de *Pierotto*; la faute en était peut-être au peu d'importance de ce rôle dans la *Linda*, et Mlle Calvi, chargée cette fois-ci du personnage si délicat de *Rosine*, a su vaincre en partie la prévention et le froideur de notre public. Nous aurions désiré plus d'abandon dans son jeu, plus de souplesse et de *semillaire* dans son allure, plus de finesse et de grâce dans son geste; mais, nous l'avons déjà dit, Mlle Calvi n'est pas encore bien au fait de la scène, et le rôle de Rosine offre tant de difficultés pour une novice, difficultés qui ne se surmontent qu'à force de habitude et de travail! Mlle Calvi, dont la voix de *contralto* a un prime à s'adapter à ce rôle de Rosine écrit pour une voix de *mezzo soprano*, a chanté la cavatine *una voce poco fa* assez bien pour décider les dilettanti à lui accorder des applaudissements tardifs, il est vrai, mais mérités aujourd'hui, et de devoir seulement citer pour de vive cité dans l'andante de ce morceau; mais, en revanche, elle exécute des gammes accidentées et descendantes et particulièrement au vers *farò giocar* avec un talent qui révèle une bonne musicienne; sa voix est malheureusement toujours un peu trop de timbre et de souplesse. Dans le duo *Dunque io son la fortunata*, Mlle Calvi chante avec assez de goût pour que nous lui souhaitions un autre Figaro; car, nous devons le dire encore, ce qui rude passimment au succès des opéras et surtout des acteurs, c'est l'accord qui préside à l'exécution générale; qu'un bon chanteur soit mal secondé, il ne trouve plus d'émulation et manque d'énergie, parce qu'il n'en voit pas autour de lui. C'est l'ensemble parfait des exécutans qui a contribué au succès des trois opéras, devanciers du *Barbier de Séville*, c'est du défaut de cet ensemble que résulte la non réussite, aussi illisible dire le *fiasco*, de ce dernier. Mlle Calvi a, contre son ordinaire, déployé assez d'agilité vocale dans le morceau *ah! ah!*, *amor*, *le sei*, et dans le trio du deuxième acte, *ah! qual colpo inaspettato*; elle fait sur le mot *a delirar* une gamme ascendante d'une belle exécution. Elle mérite aussi des applaudissements dans la cavatine intercalée, veillerie d'un goût assez pur et d'une bonne facture, tirée de nous ne savons quel compositeur; enfin, pour résumer, Mlle Calvi est une jeune artiste qu'un accueil trop glacial avait de courage et qui, nous l'espérons, travaillera assez pour justifier les espérances que nous osons concevoir sur son avenir, tout en lui conseillant de mieux soigner la prononciation des syllabes finales et de moins compromettre la bouche en chantant; cette habitude a cause des efforts dont le public tient peu compte.

M. Nanni, car nous devons procéder aujourd'hui par la hiérarchie du succès et du mérite et non en raison de l'importance des rôles, M. Nanni à très-convenablement rempli le personnage ingrat du *Don Basilio*; comme acteur et comme chanteur, il s'est concilié la bienveillance du public qui l'a surtout applaudi dans le fameux air de *la Calomnie*; c'est un parfait hypocrite que nous estimons beaucoup et à qui nous décernons de grand cœur les éloges qu'il mérite, avec une pointe d'ironie cependant, pour avoir, dans cette énorme feuille de musique à caractères gigantesques, qu'il tient lorsqu'il entre en scène au premier acte.

M. Borella est un homme d'esprit qui comprend des sens peine les observations que nous allons lui faire; comme chanteur, il possède une voix de basse bien fraîche, bien sonore, dont il se sert en artiste consommé. Entre autres morceaux qui lui ont valu de légitimes bravos, nous pouvons compter le duo *pace et gioja* et la petite chansonnette *amabile Rosina*, où il imite assez bien la voix cassée et tremblotante d'un vieillard en gelé. Il met surtout beaucoup d'expression et de mouvement comique dans la manière dont il dialogue les recitatifs, lorsqu'il veut bien ne pas tomber dans la bouffonnerie. Ainsi, par exemple, quand par politesse on cède le pas à son tôte, comme Bartolo à Basile dans le second VIIe du premier acte, il n'est pas, ce nous semble, dans les lois de la civilité puérile et honnête, de donner à ce même hôte un coup d'épaule pour accélérer sa marche. Attère par le refus de l'offrir de mener en prison le comte Almaviva, le pauvre *Bartolo* reste immobile comme une statue, le bras étendu et le doigt dirigé vers la porte; pour accorer, bien que ce ne soit guère l'attitude d'un homme stupefait; mais comment peut-il pousser le comte, momentanée jusqu'à enlever le chapeau jésuitique du Basile de dessus le chef de Mons l'hypocrite et le garder ainsi, cinq minutes durant, les bras en l'air et l'œil au ciel, toujours par suite de la même stupéfaction? C'est une faute que M. Borella pourrait s'épargner sans crainte de nuire à son succès. Nous en passons et des meilleurs dont M. Borella pourra s'abstenir, sans crainte pour cela d'égoïsme son rôle par quelques lazzi bien perm's.

M. Polani nous donne une tâche bien difficile à remplir. Il a une voix de baryton assez bien timbrée, quoique sans étendue et sans souplesse, et puis il semblerait que quelque chose l'étrangle à la gorge et gêne l'émission de la voix. Il manque totalement de grâce et pour vouloir se donner une allure sautillante et légère, il semble toujours marcher sur des œufs. Le silence a accueilli la manière dont il a chanté la cavatine si gaie *Largo al factotum*; il a complétement manqué de chaleur dans le duo *all' idea di quel metallo* et n'a nullement rendu le caractère de son personnage. Le trouble de l'avare dont on brise la vaisselle ne devrait pas aller jusqu'à lui faire oublier qu'il est à Séville et non à Constantinople, et il mettre *mangiar* pour *bichiere* e *terrina*